

Dominique Laplane

Crise de la confiance, signe des Temps ?

Je voudrais souligner ici un aspect insuffisamment souligné de la crise qui frappe notre société. Tout le monde est d'accord ou presque sur le fait que notre crise est une crise des valeurs. Toute l'éthique traditionnelle a été bouleversée au nom de la liberté de chacun mais n'a été remplacée par rien. Plus ou moins consciemment, l'éthique et l'éducation traditionnelles étaient organisées pour faciliter ou même simplement rendre possible la vie sociale. Il est clair que si cet objectif avait été pleinement atteint, l'éthique traditionnelle n'aurait pas basculé comme elle l'a fait, ceci pour dire que la question n'est pas de revenir purement et simplement à la morale d'autrefois. Ce qui l'a rendue inadmissible était son allure de contrainte, alors que son objectif relationnel était difficilement perceptible. Sa justification était simplement que la règle s'appliquait à tous. Du moins la liberté de chacun était-elle limitée par celle de l'autre..

De manière assez brutale, l'éthique du bon sauvage a remplacé l'éducation faite en vue d'une vie sociale plus harmonieuse. On a réussi à faire croire que la non éducation était l'objectif permettant à chaque personne d'être enfin elle-même, non déformée par une pression sociale insupportable, « l'étouffoir disciplinaire ». L'illusion a été de considérer que l'individu peut exister indépendamment de son milieu, comme un véritable isolat. On ne s'est pas rendu compte que la non éducation était une modalité d'éducation dans laquelle les pulsions du jeune enfant finissaient toujours par être récompensées, ce dont il aura beaucoup de mal à se défaire. Le résultat est qu'aujourd'hui, être libre, c'est agir en fonction de ses pulsions immédiates, quelles qu'en soient les conséquences ou plus tôt sans s'interroger sur les conséquences. Je prends pour exemple cette citation de Philippe Torreton. Cet acteur et metteur en scène du Don Juan de Molière n'est sans doute pas une autorité philosophique ou morale mais c'est justement parce qu'elle représente le point de vue commun que je la trouve intéressante. Ces propos ont été tenus lors de l'émission de Dominique Souchier le samedi 15 septembre 2007 : « C'est arrivé cette semaine. »

« Ce que fait Don Juan est très répréhensible au 17^{ème} siècle ; aujourd'hui ce serait un homme comme tout le monde ; ce serait un homme libre. La liberté, c'est la liberté de faire n'importe quoi, de blesser les gens de les rendre malheureux. Don Juan ne recherche que son plaisir ».

Les conséquences de cet état de fait ont été bien analysée par différents sociologues qui montrent clairement qu'il est à l'origine de l'ambiance dépressive de notre société. Le travail le plus influent sur ce thème est sans doute celui d'Alain Ehrenberg, (La fatigue d'être

soi, Odile Jacob, 1999). Kaufmann JC (L'invention de soi, Une théorie de l'identité Armand Colin éd. Paris 2004) emboîte le pas et ne fait que rajouter une alternative à la dépression : la paranoïa ! Sa conclusion est extraordinairement lucide et pessimiste : « *Nous avançons donc en aveugles, cependant que les dangers qui se profilent, en ce tournant aigu de l'histoire, nécessiteraient au contraire que nous fussions exceptionnellement lucides. Oui, le nouveau monde dans lequel nous entrons est dangereux, très dangereux. La raison est précise : pour a première fois dans l'histoire, ses fondements sont soumis chaque jour au questionnement, et sa reconstruction permanente repose sur la fluidité évanescence des identifications individuelles, travaillée par le mouvement imprévisible des images et des émotions* ». Dans la même page : « *L'invention de soi, perspective irrépessible et fascinante de responsabilité et de liberté (qui accepterait de revenir à une société de destin ?) ouvre parallèlement sur un horizon de désarroi, d'implosion individuelle et d'explosions collectives* ».

Tous ces faits sont bien connus et je n'ai pas l'intention de revenir en détail sur les causes multiples de cette évolution. En mettant l'accent sur l'hyper individualisation des destinées, je pense être allé assez près du centre de l'œil du cyclone.

Je voudrais insister aujourd'hui sur un élément que la crise économique a rendu particulièrement évident : la crise de la confiance. Avant cela il faut au moins rappeler un autre aspect de la crise qui est celle de l'identité. J'ai insisté à différentes reprises sur elle, ce qui me dispense d'y revenir en détail. Elle est souvent confondue avec la crise des valeurs ce qui est compréhensible car il existe entre ces deux aspects de la crise une relation assez étroite, un lien de cause à effet.

Mais la question de l'identité n'est pas toujours bien comprise, d'autant que le terme est polysémique et que l'on confond souvent identité personnelle, identité nationale, identité linguistique. Seul le premier sens est ici envisagé. C'est en effet une réalité bien intrigante que ce lien mystérieux qui fait que nous nous ressentions un à travers les années malgré nos évidents changements.

Paul Ricœur a bien souligné les difficultés de la question dans son livre « Soi-même comme un autre » que beaucoup considèrent comme son œuvre maîtresse. J'en retiendrai l'idée principale qui, à mes yeux, donne toute la cohérence et la profondeur de tout son travail, à savoir que l'identité qu'il appelle « mêmeté » est ce qui nous permet d'engager notre parole et de la tenir, au fond ce qui nous permet de nous faire confiance les uns aux autres. La faiblesse de sa position est que, n'étant ni neurologue, ni psychologue, ni sociologue, mais féru de philosophie analytique, il attribue à la mêmeté une origine narrative individuelle alors que son fondement est éthique et socialement conditionné, lié à l'éducation et soutenu par

une culture ambiante susceptible de rendre compte de sa signification, comme Erik Erikson l'a bien montré. De ce fait, avertissait ce dernier, l'effondrement du système de croyance d'une société est susceptible de faire régresser les adultes à la problématique des adolescents. Il est d'ailleurs notable que la question d'une non formation de l'identité aussi bien que de la perte d'une identité acquise ne traverse pas l'esprit de Ricœur ni d'ailleurs celui de ses contemporains ou prédécesseurs lorsqu'ils se sont exprimés à ce sujet, notamment Freud ou William James. L'identité leur paraissait une réalité stable, voire inébranlable. La raison en est qu'ils appartenaient à des générations encore culturellement stables. L'absence d'identité ferme chez nos jeunes contemporains ou la perte de l'identité de beaucoup de leurs parents prouvent aisément que l'identité n'est pas une affaire narrative car la narration persiste même chez les sujets en manque d'identité mais qu'elle est liée au bouleversement du consensus social sur les questions d'éthiques..

L'analyse de la psychologie de l'identité à laquelle je me réfère est celle d'Erik Erikson qui avait bien prévu la fragilité des identités des adultes en cas d'ébranlement des systèmes de croyance d'une société. Sans parler expressément de la capacité d'engager sa parole, il montre la perte de la projection dans le temps : « *"tout retard est une déception, toute attente une expérience d'impuissance, tout espoir est danger, tout plan est catastrophe."* Tout et tout de suite est leur seule revendication possible. Nos jeunes contemporains ne peuvent qu'être blessés par l'impossibilité de la réalisation immédiate, tentés d'user de la violence pour obtenir malgré tout la réalisation de leur désir. De ce fait, ils sont finalement peu accessibles à la punition comme à la récompense si peu qu'elle soit différée.

Selon Erikson, pour que l'identité s'établisse, il faut un milieu d'abord familial dans lequel les enfants trouvent une atmosphère de certitude, la conviction viscérale que ses parents ont nécessairement raison. Cela nécessite évidemment que les parents ne soient pas eux-mêmes plongés dans le doute et que leur cohérence soit sans faille. Pour que cette confiance persiste à l'âge scolaire, il est nécessaire que l'enfant continue à percevoir la même cohérence entre ses parents et des maîtres et l'ensemble du milieu dans lequel il vit. Adolescent, il sera nécessairement soumis à des influences contradictoires et son jugement va devenir de plus en plus critique. De façon de plus en plus explicite, il va juger ses parents et ses éducateurs en grande partie en fonction de la typologie qui lui aura été inculquée et en fonction des personnalités qu'il aura rencontrées et lui auront paru significatives.

Un des points les plus importants de l'enseignement d'Erikson est que la confiance est une nécessité psychologique pour l'enfant. Elle implique *"non seulement que l'on a appris à se fier à l'identité et à la continuité des tuteurs mais aussi que l'on peut se fier à soi-même et*

à sa capacité à tenir tête aux impulsions ; que l'on est capable de se considérer comme assez digne de confiance pour que les tuteurs n'aient pas besoin de rester sur leur garde ou de renoncer."

L'évolution de l'identité est en général relativement lente et paisible dans l'enfance mais elle prend volontiers un tour tumultueux dans l'adolescence. La société accepte en général assez bien cette crise et accorde à l'adolescent un "*moratoire*", ce que traduit assez bien le dicton: "il faut que jeunesse se passe". Mais pour que cette évolution se fasse positivement et dans de bonnes conditions, il est nécessaire que les adultes continuent à présenter une image du monde convaincante. En effet, "*c'est dans l'adolescence que la structure idéologique de l'environnement devient essentielle pour le moi car, sans simplification idéologique de l'univers, le moi de l'adolescent ne saurait organiser son expérience*".

Stabilité, clarté, assurance sont les ingrédients essentiels de la formation de l'identité .
« *En ce sens, un système pédagogique traditionnel apparaît comme un facteur qui produit la confiance, même si certains points de cette tradition, pris à part, peuvent sembler arbitraires ou inutilement cruels* » n'oublions pas qu'Erikson s'est formé à l'anthropologie chez les peaux-rouges.

Parmi les nombreuses causes de survenue des troubles des conduites le déficit de l'attention/hyperactivité (TDAH), le trouble des conduites, le trouble oppositionnel avec provocation (TOP), les relations « insécures » avec les parents jouent un rôle certainement important, plus important, bien sûr, que le divorce lui-même qui n'en est que la traduction souvent inévitable.

Il est difficile de mesurer statistiquement le nombre des situations intrafamiliales « insécures » mais le taux des divorces lui est nécessairement corrélée.

Le taux global du divorce semble avoir atteint **45 %** en France vers l'an 2001.(www.sos-papa.net/pages/chiffres.htm). Il a sans doute cru depuis

Il était de 30 % vers 1985, de 10 % vers 1970 et environ 5 % en 1914

C'est en 1970 que le divorce a commencé à "flamber" régulièrement en France, pour tripler en 15 ans.

Il est bien clair qu'avec des taux de cet ordre, les relations intrafamiliales sont toutes insécures. Tous les enfants savent maintenant que le divorce est une banalité.

Deux anecdotes illustrent bien l'évolution de la mentalité des enfants sur ce point.

La première remonte aux environs de 1985. Une de mes petites filles âgée de 4 ou 5 ans descend avec moi au parking pendant que sa grand-mère ferme l'appartement. Ma manœuvre va un peu plus loin que ma petite fille ne le croyait nécessaire et elle s'écrie : « et

grand mère ? et grand mère ? ». Je lui demande alors si elle s’imaginait que je l’avais oubliée. La réponse me toucha au cœur car elle était évidemment bien fautive mais révélatrice: « mais non ! On n’a jamais vu un mari abandonner sa femme ! ». Elle disait en peu de mots et avec une grande force l’attente des enfants vis-à-vis de leurs parents et la responsabilité qu’ils prennent en les mettant au monde. En 1985, un enfant fréquentant l’école pouvait encore ignorer la situation réelle des couples, car les enfants de sa classe en situation monoparentale ou issus d’un couple divorcé étaient encore très minoritaires. Je crois qu’aujourd’hui, presque tous les enfants, dès la maternelle, savent que leur couple parental peut être menacé ! La deuxième anecdote date de 2009. Un garçon de 11 ans doit mettre un sujet au verbe « sembler » et appliquer un attribut. Il écrit : « Jean Pierre (prénom inventé par moi) semble heureux que ses parents est divorcé (sic) ». Il aurait pu s’arrêter après heureux mais il a projeté ses préoccupations intimes... Sans commentaire.

Je me suis rendu compte en discutant de ce sujet à quel point il était sensible, voire passionné et pour tout dire, involontairement projectif. Je me suis fait dire que la situation était aujourd’hui fondamentalement la même que toujours, que la seule différence était que le divorce étant entré dans les mœurs, la situation actuelle était seulement plus visible. N’importe qui a connu la période d’avant sait que ce n’est pas exact, que les couples étaient plus stables et que, dans l’ensemble les enfants ne participaient pas de la même manière aux difficultés des ménages.

Dans des débats aussi passionnés, on n’est guère regardant sur la qualité des arguments avancés. On affirme que la stabilité des ménages anciens était due à leur faible durée et que le divorce est un effet de lassitude dû à l’allongement de la durée de vie. Cet argument ne résiste pas aux statistiques : « *Les conjoints rompent de plus en plus fréquemment leur union, quelle que soit leur durée de vie commune (c’est moi qui souligne). Moins de 2 % des unions formées dans les années cinquante avaient abouti à une séparation au bout de cinq ans, contre 14 % de celles commencées à la fin des années quatre-vingts [...]. La part d’unions rompues entre la sixième et la dixième année de vie commune est également croissante. Ainsi, la proportion de couples dissous dans les dix ans, qui reste inférieure à 5 % pour ceux formés dans les années cinquante, augmente fortement pour les cohortes d’unions des années soixante, et croît de façon continue pour atteindre 19 % au début des années quatre-vingts. La progression est également marquée pour la proportion d’unions rompues dans les trente ans, qui passe de 10 % pour les unions qui ont débuté entre 1950 et 1954 à 17 % pour celles*

formées entre 1960 et 1964 »¹ On ne dit pas plus clairement que la longévité n'est pas en cause mais bien un changement dans les mentalités dans les années de l'immédiat après-guerre.

On a d'ailleurs montré qu'en l'absence de divorce la durée moyenne du mariage était passé de 20 à 25 ans à plus de 42 ans au début des années soixante, avant donc la grande vague des divorces (Louis Roussel *Le mariage dans la société française contemporaine* Paris PUF et Ined cahier 73. 1975 pp 56-57).

Un autre type d'argument pourrait être avancé comme la relative facilité des mœurs, unions libres et divorces, polygamie dans les sociétés primitives matriarcales ou non, sans avoir de conséquence sur la formation de l'identité de ses composants. Ce serait oublier que dans ce type de société l'éducation est collective, assurée de manière collégiale par la famille au sens large, et même pourrait-on dire par la tribu. C'est l'évolution de la famille vers le modèle nucléaire et monogame avec consentement des époux qui a permis l'individualisation progressive de ses membres. Le retour à une éducation de type kibboutz a peu de chance de revenir d'actualité. Le tout est de revenir à un modèle de famille relativement stable, à tout le moins au nom de l'avenir des enfants et de la société.

La boucle est ainsi fermée sur elle-même. La perte d'identité entraîne une perte de confiance en soi. On sait qu'on n'est pas capable d'engager valablement sa parole parce qu'on ignore ce que l'on sera demain. On sait aussi que les autres membres de la société sont dans le même état et qu'on ne peut donc se faire confiance mutuellement. Les membres des couples ne peuvent avoir confiance l'un dans l'autre, et finalement les enfants ne peuvent plus faire confiance en la continuité de leurs parents. Leur éducation se fait dans une ambiance d'incertitude plus ou moins marquée selon les cas mais le mal est tellement répandu que la confiance des enfants d'autrefois est nécessairement ébranlée dans un grand nombre de cas. Il est intéressant de noter que l'INSERM évalue à au moins 10% les enfants et adolescents atteints de troubles du comportement comme on les a définis plus haut, ce qui est énorme et sans aucun doute en rapport avec cette crise des valeurs, de l'identité et de la confiance.

Je n'ai pas compétence pour analyser la crise de confiance qui a frappé notre économie. Il me paraît clair cependant que la crise de subprime est bien le signe que même en ce domaine, il est devenu impossible de se faire confiance les uns les autres en raison de l'hyper individualisation des destinées, chacun ne pensant qu'à son profit et même à son profit immé-

¹ Source : Mélanie Vanderschelden, division Enquêtes et études démographiques, Insee www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=0&ref_id=ip1107

diat. C'est une autre démonstration de l'hyper individualisation des destinées : des banquiers n'hésitaient pas à pousser des gens modestes à s'endetter au-delà du raisonnable car, en cas de non paiement ils étaient sûrs de rentrer dans leurs fonds en obligeant ces pauvres gens à se mettre à la rue et en récupérant le bien pour sa va leur. Ils n'avaient pas pensé que trop de surendettés finiraient par provoquer l'effondrement du marché immobilier et la faillite de leurs propres banques, d'autant moins qu'ils avaient « titrisés » leurs risques et les avaient refile aux autres banques ! Nous sommes dans la même situation de faillite sociale en ce qui concerne la la famille. On finira par se rendre compte que les recompositions familiales maintenant nécessaires ne sont jamais de bonnes solutions. Encore faut-il des voix pour clamer que la discorde familiale n'est pas une fatalité. Il est évident qu'à supposer que la société prenne la mesure du désastre, il faudra bien des années pour que les mentalités évoluent. C'est évidemment un domaine dans lequel le christianisme devrait se monter le sel de la terre à condition de rester.